



HAL
open science

Skateur×euse×s olympiques une révolution copernicienne

Stéphane Carpentier, Elise Awaïda Carton

► **To cite this version:**

Stéphane Carpentier, Elise Awaïda Carton. Skateur×euse×s olympiques une révolution copernicienne. 2021. hal-03282109

HAL Id: hal-03282109

<https://hal.science/hal-03282109>

Preprint submitted on 8 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Skateur·euse·s olympiques : une révolution copernicienne ?

Elise Awaïda Carton, helwizz@gmail.com

Stéphane Carpentier, kprod76@orange.fr

Notre démonstration prend le contre-pied de l'affirmation selon laquelle le skateboard est en voie d'intégration dans les Jeux Olympiques. Nous pensons prouver le contraire, d'où ce titre Skateur·euse·s olympiques : une révolution copernicienne ? La révolution copernicienne fait référence au concept de renversement de la représentation du monde et de l'univers, à savoir non pas la Terre au centre du système solaire mais bien le soleil autour duquel gravitent les planètes. En nous inspirant de la démonstration qu'en a fait Bertrand During à propos de l'éducation physique (During, 1981), nous montrerons que le skateboard est un monde où l'olympisme est en train de se faire une petite place.

Sous sa définition classique de système institutionnalisé de pratiques compétitives à dominante physique, délimitées, codifiées, réglées conventionnellement dont l'objectif avoué est, sur la base d'une comparaison de performances, d'exploits, de démonstrations, de prestations physiques, de désigner le meilleur concurrent (le champion) ou d'enregistrer la meilleure performance (record) » (Brohm, 1992), le sport est apparu à la fin du XIX^{ème} siècle avec le capitalisme et la deuxième révolution industrielle. Jean-Marie Brohm montre également par ses travaux comment, depuis son apparition, le sport est un marqueur des changements sociaux. Le skateboard n'a été que récemment considéré comme un « sport », telle que la définition le précise. L'entrée du skateboard dans les Jeux Olympiques, processus long et complexe, politique et économique, est donc à interroger (Batuev et Robinson, 2017).

Au cœur des analyses classiques, les Jeux Olympiques sont devenus, depuis le début du XX^{ème} siècle, l'élément principal du processus de sportivisation (Elias et Dunning, 1998). On peut également faire une histoire du sport à travers l'évolution des techniques et montrer qu'elles permettent la normalisation des pratiques avec, pour finalité, l'intégration aux Jeux Olympiques, ce que montrent en particulier les travaux de Vigarello (Vigarello, 1988). Lorsque le modèle capitaliste se redéfinit par une approche keynésienne de l'économie (Jorion, 2015) et transforme la société dans les années 1970, le skateboard, parmi d'autres pratiques, qualifiées de « fun » par Loret (Loret, 1995), se développe et conteste le mouvement sportif traditionnel associé aux Jeux Olympiques.

Notre argumentation s'appuie à la fois sur un portrait à grands traits de l'histoire du skateboard et sur une enquête réalisée en 2018 au skatepark de Canteloves Garden à Londres. L'objet de cette enquête était d'observer l'usage du lieu par les skateuses. Nous avons enquêté sur ses pratiquant·e·s pendant un mois (du dix-sept septembre au dix-sept octobre 2018). Pour cela, nous avons employé deux outils méthodologiques : les observations directes et les entretiens compréhensifs (Kaufmann, 2016). Nos observations, mais aussi de nombreux entretiens informels, se sont poursuivis de façon moins systématique jusqu'en juin 2020, date de notre départ de Londres. Par ailleurs, suite à cette enquête, notre intérêt s'est porté sur les magazines en ligne, les journaux et publications, mais aussi les ressources vidéo et les films disponibles en ligne à propos du skateboard, de son histoire et de ses tendances actuelles. Nous avons donc à notre disposition, au moment de rédiger cet article, un corpus disparate d'informations recueillies dans différents médias.

La confrontation des points de vue énoncés pendant l'enquête avec les informations récoltées à travers les différents médias, d'une part, et, d'autre part, un regard critique sur l'histoire de la pratique semblent remettre en question les analyses classiques des rapports entre skateboard, sport et olympisme.

Cet article ne se veut pas une histoire du skateboard mais il paraît important de s'arrêter sur trois éléments essentiels de son évolution historique pour la démonstration. Dans un premier temps, lorsque le skateboard est créé en tant qu'objet, c'est-à-dire une « planche à roulettes », il génère une pratique subversive. Cette pratique contestataire de la culture sportive dominante (Borden, 2001) engendre un modèle particulier, ce qui fait du skateboard une activité considérée comme une subculture, soit une culture dans la culture (Kilberth et Schwier, 2019). Notre enquête confirme la continuité de cette vision de la pratique chez une partie des skateuses de Londres. Puis, les skateur·euse·s se constituant en tant que groupe de pratiquants, le skateboard devient une pratique transgressive, c'est-à-dire une pratique qui existe en dehors du modèle sportif. C'est l'essor d'un mode de compétition à la marge du monde sportif constitué, où le cadre se précise mais reste secondaire et spécifique. Enfin, par son intégration dans le monde olympique, le skateboard semble devenir une pratique normalisée qui se décline au sein du modèle sportif. Les trois adjectifs choisis pour qualifier la pratique (subversive, transgressive et normalisée) pendant ces trois périodes sont centraux dans notre réflexion autour de la pratique du skateboard aujourd'hui dans le cadre olympique.

1 Une sportivisation du skateboard à questionner.

Lorsqu'une pratique physique se constitue en tant que sport, il est d'usage de montrer trois grands procédés de normalisation que l'on retrouve dans toutes les activités olympiques. Georges Magnane (Magnane, 1964) mais surtout Pierre Parlebas (Parlebas, 2018) et Jean-Marie Brohm (Brohm, 1992) mettent l'accent sur deux procédés. Des règlements sont fixés et des techniques spécifiques émergent. De cette organisation découle le deuxième procédé : la notion de compétition et de record sous une forme ou une autre se développent. Enfin, un troisième procédé, l'institutionnalisation, qui uniformise la pratique. C'est dans ce but qu'un lieu est défini et normalisé comme le stade en athlétisme. Lorsqu'il apparaît, dans les années 1960, parmi d'autres activités, le skateboard remet en cause ce modèle, ce que montrent les travaux de Pociello (Pociello, 1981) et ceux de Loret (Loret, 1995). L'objet skateboard et sa maniabilité en autorise l'usage sans qu'un cadre aussi stricte soit nécessaire à la pratique. En revenant sur ces trois procédés, nous pouvons montrer que la sportivisation du skateboard est encore incomplète et à questionner, que ce soit à propos du lieu, des règles ou de la compétition.

1.1 D'un choix subversif à un lieu normalisé ?



« Ici, vous marchez au-dessus du plus grand skatepark souterrain du monde, Source Park, Hastings, Angleterre ».

Le skateboard questionne de fait la notion de lieu normalisé. C'est un sport qui se pratique d'abord dans la rue et dans différents lieux qui ne sont pas réservés à cette pratique. Les premières images filmées de skateboard, comme par exemple le film « Devil's Toy » de 1966, disponible en ligne, mettent en scène cet aspect. Nous retrouvons cet investissement de l'espace public par la suite avec un exemple particulièrement typique : le Southbank de Londres, en particulier le sous-sol nommé l'undercroft. Cet espace est d'abord pensé par ses architectes comme un espace public. Il n'est devenu un skatepark « naturel » que par l'appropriation du lieu dès les années 1970 par les skateurs·euse·s. Aujourd'hui, ce sont eux et elles qui luttent (à travers l'association Long Live South Bank) pour en faire un lieu réservé à la pratique des sports urbains (BMX, Skate etc.). Dans un renversement qui participe de notre questionnement, la subversion du lieu devient normalisation : le lieu qui, initialement, accueille une pratique subversive, devient caractéristique de la pratique et se normalise. Mais cette dernière est-elle sportive ? En effet, le Southbank undercroft est un lieu difficilement reproductible, contrairement à un stade ou une piscine. Or, c'est bien son caractère unique qui fait son intérêt pour les skateurs·euse·s. Les mêmes luttent pour que les rues et les places de Londres leur restent accessibles comme Helena Long l'explique dans cet article de Evening Standard. « On voit beaucoup de signes "non" maintenant et de plus en plus, on a l'impression que Londres est fermée au skateboard », a déclaré la jeune fille de 27 ans. « De plus en plus d'endroits font arrêter le skate. Je veux juste que Londres se détende un peu plus, soit un peu plus accueillante et arrête de se couper de tout. » (“You see a lot of ‘no’ signs now and more and more it feels like London’s in shutdown to skateboarding,” said the 27-year-old. “More and more places are getting skate stopped. I just

want London to chill out a bit more, be a bit more welcome and stop cutting itself off.”
<https://www.standard.co.uk/topic/helena-long>)

Les lieux de pratique se normalisent à travers la création des skateparks, intérieurs (comme à Hastings) ou extérieurs. Le stade est l’archétype du lieu sportif normalisé. Le skatepark n’est pour l’instant pas conçu dans cet esprit d’uniformité. Même si des modules comme le Bowl sont de plus en plus reproduits à l’identique. Le lieu sportif le plus comparable serait les structures artificielles d’escalade (SAE). Il existe la même diversité dans les deux cas. Cette diversité étant l’un des attraits des structures. Les pratiquants aiment découvrir les particularités du lieu. Elles se répartissent en deux aspects : les espaces de pratique, mais aussi les espaces de convivialité. Lors d’un entretien informel avec un responsable sportif de la ville de Fécamp, nous avons par exemple appris que la réussite d’un skatepark dépend parfois de la visibilité du skatepark dans la ville.



Celui de Fécamp est situé à un carrefour central et ne désemplit pas, du matin au soir. C’est aussi le cas du skatepark de Canteloves Garden, qui a été grillagé afin d’en délimiter l’espace de pratique, mais aussi d’en fermer l’accès entre 21h00 et 11h00, comme c’est expliqué sur un panneau à l’entrée du parc.



Mais, dans tous les cas, la diversité qui comprend différentes logiques interroge le lieu sportif. Un skatepark, comme une SAE, peuvent être avant tout une œuvre d'art comme le skatepark de Vassivière. Ce dernier est, selon son créateur (Koo Jeong), une œuvre d'art « skatable » appelée Otro.

1.2 Règles et techniques fluctuantes

La pratique du skateboard remet aussi en cause les règles fixes, même aujourd'hui, lorsque différentes instances sportives semblent vouloir la normaliser (Kilberth et Schwier, 2019). Chacun crée son propre style et définit ses propres règles. Le film « Thrashing » (titre français : « Skate Gang », 1986) fait référence à cette conception de la pratique : on y voit des compétitions officielles aux règles strictes, des compétitions illégales et autogérées aux règles différentes et des défis aux règles ponctuelles. Malgré la normalisation progressive des figures, leur catalogage, il reste des skateur·euse·s dont la démarche s'écarte du modèle proposé. Par exemple, A., rencontré·e à Londres, qui se présente comme non-binaire, nous dit rechercher son « momentum », le « flow » selon l'expression utilisée dans d'autres travaux (Nakamura et Csikszentmihalyi, 2014). Elle trace ses lignes sur le skatepark et affirme ne pas rechercher le « trick » (la figure) la plus impressionnante, mais les sensations. A juste titre, elle déclare

également que, ce qu'elle apprécie dans le skateboard, c'est cette possibilité de s'exprimer par ses propres moyens.

L'observation du skatepark de Canteloves Garden pendant plusieurs mois a aussi montré que deux pans de pratique cohabitent sans s'ignorer. Si certains skateurs travaillent leur répertoire de figures « officielles » et d'autres les aspects créatifs dans les figures ou les lignes, ils cohabitent néanmoins sans conflit et vont même plutôt partager leurs opinions. Le monde du skate n'en est pas pour autant idyllique et les jeunes filles interrogées pendant l'enquête peuvent parfois avoir du mal à faire leur place dans ce monde d'hommes. Comme le dit l'une de nos enquêtées, une jeune Française installée à Londres : « A Toulouse je n'ai jamais vu qu'une seule fille au skatepark. Je n'y suis pas allée très souvent parce que je n'avais pas d'amies, et que quand on n'a pas d'amies et qu'on va au skatepark, on est un peu flippé. Ici, il y a une communauté de filles – mais pas seulement – de personnes beaucoup plus présentes qu'en France. » A ce propos, en fin d'entretien, elle déclare espérer que les Jeux Olympiques amènent une féminisation plus importante de la pratique.

Les règles et les techniques sont très localisées et leur généralisation difficile. Malgré la normalisation officielle, dans ses différents espaces de pratique, le skateboard redéfinit constamment ses règles de pratique et ses techniques. Dans cet extrait d'entretien, J. précise ses propres modalités de fréquentation du skatepark en fonction de critères extérieurs mais aussi personnels : « je vais au skatepark soit toute seule, soit avec d'autres gens que je connais. Parce que, quand il y a beaucoup de gens qu'on ne connaît pas, il y a des règles de priorité dans chaque skatepark qui ne sont pas forcément faciles à réaliser, elles sont un peu tacites. Il y a des gens qui roulent vite, et quand on est prioritaire sur certains obstacles, si on prend un peu son temps parce qu'on a peur, on nous grille la priorité, après c'est difficile de se dire on se lance. Quand il y a des gens sur les côtés, on ne sait pas toujours quand y aller et quand tu veux faire le tricks 100 fois, c'est mieux d'être seul. » Par ailleurs, lors de nos observations, nous avons pu noter des temps d'utilisation du skatepark qui s'organisent. Les débutants et les plus jeunes prennent possession de l'espace à partir de 15h00 et jusqu'à 18h00 environ. Ensuite, des skateurs plus aguerris, plus âgés, vont s'organiser jusqu'à 21h00. Tout un ensemble de règles implicites organisent donc les espaces au sein du skatepark d'une part et d'autre part la cohabitation entre les différentes activités (BMX, trottinette, skateboard...).

1.3 Compétition ou spectacle ?

Dans une moindre mesure, le skateboard interroge la notion de compétition en donnant une place centrale au spectacle. La compétition est au départ le plus souvent auto-gérée et elle découle de l'utilisation même de l'espace, en particulier dans le skatepark. Lorsqu'on rentre dans le bowl, avec sa profondeur, ses rampes verticales et tous ceux et celles qui regardent ou attendent, on est forcément en train d'accepter de se donner en spectacle. Quand on y glisse, c'est pour s'y faire voir, pour une mise en spectacle de ses performances. Le skateboard se normalise néanmoins autour de la compétition et de la professionnalisation des skateur·euse·s. Au départ, dans les années 1970, les skateurs modèlent leurs compétitions sur un modèle sportif assez

classique inspiré des compétitions de ski. On trouve par exemple un slalom ou des courses de vitesse. Mais l'engouement est surtout pour le street, le bowl et la rampe. Les organisations de compétitions se professionnalisent petit à petit, dans les années 1980 – mais surtout 1990 – autour de ce modèle, et évacuent les autres formes (de type slalom). Le format devient alors plutôt celui du surf. L'appréciation des figures réalisées devient centrale. Dans toutes les spécialités (street, rampe et bowl) c'est toujours la présentation de figures qui est évaluée. Le nom de « street » fait évidemment référence à la « rue ». Le skatepark est aussi un mobilier urbain artificiel détourné et reproduit pour la pratique. Le skateboard, comme le surf, sports en marge, font reposer leur modèle de compétition sur l'esthétique et sur des lieux uniques, non reproductibles à l'identique. La création des X-games, et l'intégration du skateboard à ces jeux qui se veulent différents du modèle olympique, fondés sur des formes de compétition « nouvelles », est une preuve supplémentaire de la remise en cause de ce modèle.

Par ailleurs, depuis les années 1990, l'évolution du skateboard intègre des notions de marketing à l'exemple du magazine Thrasher devenue une marque, et par là-même un sponsor. C'est aussi le cas de la marque Vans, qui possède son propre skatepark couvert à Londres. En offrant une formule de financement indépendant des instances sportives, le développement d'un champ économique engendré par les médias, les sponsors, la vente de matériels autorise une existence du skateboard parallèle au monde du sport olympique. De ce fait, les skateurs professionnels n'ont pas de nécessité à faire de leur sport une activité olympique, ce qui a longtemps permis l'existence du circuit professionnel de skateboard en dehors d'une normalisation olympique, comme c'est le cas pour d'autres activités incluses dans les X-games, comme le motocross freestyle (Kilberth et Schwier, 2019).

Enfin, l'intérêt des compétitions reste incertain au sens où les skateur·euse·s semblent moins intéressés par la compétition (les résultats) que par le spectacle et l'exposition médiatique engendrée par la participation. Comme le dit l'un des entraîneurs de l'équipe de France pour les Jeux Olympiques : « Les vraies médailles, elles sont là dans le skate. Quand on fait la couverture de tel ou tel magazine, c'est beaucoup plus important que de gagner n'importe quelle compétition » (émission Skateboard, une ambition Olympique, France2, diffusée le 07/10/2020).

2 Un morcellement de la pratique du skateboard.

Le skateboard est donc historiquement une pratique subversive au sens où elle s'oppose au monde sportif traditionnel et propose une autre vision du monde. Mais, nous venons de montrer que la normalisation en cours est à la fois effective mais questionnable. Dans cette seconde partie, nous essaierons de montrer que la résistance du monde du skateboard face à la sportivisation est peut-être plus due à un morcellement de la pratique qu'à un refus net d'assimilation du skateboard à un sport normé. La pratique serait alors à envisager comme un monde bien plus vaste qu'il n'y paraît.

Pour cela, nous allons d'abord montrer que le sport, en particulier la compétition qui en découle, au-delà d'être difficile à normaliser dans la pratique du skateboard, ne fait pas

l'unanimité parmi tous les skateurs. Puis nous montrerons que l'idéal de l'athlète est probablement à opposer à la philosophie du skateur. Enfin, nous reviendrons sur les pratiques actuelles des skateurs pour montrer qu'ils ou elles sont encore en marge et que l'aspect subversif de la pratique est encore un moteur important de la pratique.

2.1 Compétition et apprentissage de soi.

Le mouvement de normalisation engagé ne semble pas être celui d'une transformation intégrale de la pratique, comme ce fut le cas des sports traditionnels. C'est-à-dire que tous les pratiquant·e·s ne sont pas concernés par cette évolution. Contrairement par exemple aux athlètes (sport des Jeux Olympiques par excellence) qui, du débutant au champion olympique, sont tous et toutes inscrits dans une même pratique et tendent vers un même objectif. Au point où, lorsque des enfants, dans un cours d'EPS, demandent à faire la course, ils s'alignent « en couloir » définissent une ligne d'arrivée, prennent la position induite par des starting-blocks imaginaires et se donnent les ordres (« à vos marques, prêts, feu »).

Depuis les années 2000, le skateboard se développe en même temps qu'il se pérennise. Le nombre de pratiquants a fortement augmenté et ces derniers se sont diversifiés. L'arrivée du skateboard aux Jeux Olympiques permet de mettre au jour le morcellement de plus en plus accentué de la pratique du skateboard en plusieurs « mondes » qui parfois n'ont rien à se dire. Une part des skateur·euse·s utilise l'objet comme moyen de locomotion pendant que certains continuent à entrer dans cette pratique parce que le skate reste subversif, comme le montrent les usages fait des lieux publics notamment. D'autres arrivent pour transgresser les règles d'un modèle sportif encore trop étripé à leur goût. Enfin, une dernière part de la population des skateur·euse·s entre dans une logique sportive voire olympique, à travers la compétition et en vue des records. La fédération française de roller et de skateboard recense 2163 skateurs licenciés dont 1848 hommes et 315 femmes en 2016-2017, 476 en spécialité descente dont 412 hommes et 64 femmes (chiffres disponibles sur le site de la fédération). Or, l'enquête menée par Patrick Mignon et Muriel Paupardin en 2010 au sujet des pratiques sportives des Français intègre le roller et le skateboard ; sachant qu'une activité est intégrée à condition d'être pratiquée par au moins cent mille personnes, l'écart entre le nombre de licenciés et de pratiquants reste très important. La fédération ne semble donc pas fédérer la majorité des skateurs autour d'un projet olympique. Mignon et Paupardin notent : « Dans leur rapport au sport, les pratiquants de skate accentuent la distance à l'institution sportive et au modèle de pratique le plus sportif. Ils sont absents des clubs, n'ont pas de licence et déclarent seulement participer à des rassemblements et compétitions pour 7 % d'entre eux » (Burlot et al. 2016).

Un monde comme celui du skateboard intègre une part de sport traditionnel, mais les dimensions de ce monde sont bien plus vastes. Pour chacun de ses pratiquant·e·s, le skateboard peut se transformer en pratique d'apprentissage de soi. C'est-à-dire que chacun·e, à partir de la « logique interne » de l'activité (Parlebas, 2018) peut construire sa propre voie, adapter le skateboard à son propre usage (Saraví, 2019). Cette expérience rappelle les commentaires que nous avons recueillis à propos du judo (Carpentier, 2013) qui n'est qu'en partie une discipline

olympique. Dans les deux sports, cet aspect a été ressenti par les pratiquant·e·s mais assez peu exploité dans les travaux théoriques. Le but des skateuses interrogées lors de notre enquête n'est pas d'aller vers le modèle olympique, leur référence n'est pas là. En particulier pour A., la référence est bien plus personnelle voire spirituelle. Le même commentaire peut-être développé dans le surf, comme le montre la carrière de certaines professionnelles comme Paige Alms. Elle ne surfe actuellement qu'une partie du circuit professionnel afin de se préparer pour « sa » vague Jaws. Elle habite sur l'île de Maui et donne la priorité à cette compétition avant tout (voir le film « Paige », Bjarne Salén, 2019).

2.2 Le skateur et l'athlète.

Un autre retournement de situation interroge les rapports entre l'olympisme et le skateboard : cette pratique n'a pas cherché à intégrer les JO, contrairement au kayak (slalom), au triathlon, au taekwondo et au karaté, par exemple. Comme le dit Tony Hawk : « les Jeux Olympiques ont besoin du skate parce que la retransmission télévisuelle des Jeux Olympiques doit regagner son public de jeunes » (30% de jeunes spectateurs·trices de moins en 4 ans). La mise en avant de très jeunes stars à l'occasion de la normalisation olympique du skateboard participe de cette impression de retournement et montre que le modèle olympique est en passe de se transformer. Les trois plus jeunes compétiteurs qui auraient dû participer aux JO de Tokyo sont âgés de 12 ans (Lilly Stophasius, équipe d'Allemagne, Gui Khury, équipe du Brésil et Skye Brown, équipe d'Angleterre).

On peut alors se demander, malgré l'exemple de la gym et de la GRS, si l'élite mondiale est vraiment au cœur du circuit olympique de la discipline. L'absence de certaines stars et les commentaires très critiques de personnalités comme Tony Hawk légitiment d'autant plus notre questionnement. On est loin de l'idéal de l'athlète entraîné et préparé pendant des années. A travers cet extrait d'un article de la revue *Technikart*, les « puristes » de la pratique du skateboard refusent l'usage des termes par les JO, emplois qui supposent une pratique normée (« coach, athlète ») : « La communauté « core » [de « hardcore », les « puristes »], quelques milliers de personnes en France, n'apprécie pas la récupération [selon laquelle le skate aurait beaucoup à apporter aux JO]. Lorsque les termes de coach ou athlète sont prononcés, leurs tympanes explosent, et ils le font savoir. » (août 2019, 2019) Par ailleurs, les skateurs, à force de pratique physique, se fabriquent des corps musclés ; ils ne s'en ressentent pas pour autant comme étant « sportifs » selon les références olympiques. Ces éléments sont la preuve que le monde du sport est en train de changer : les Jeux Olympiques ne sont peut-être plus le modèle dominant du sport.

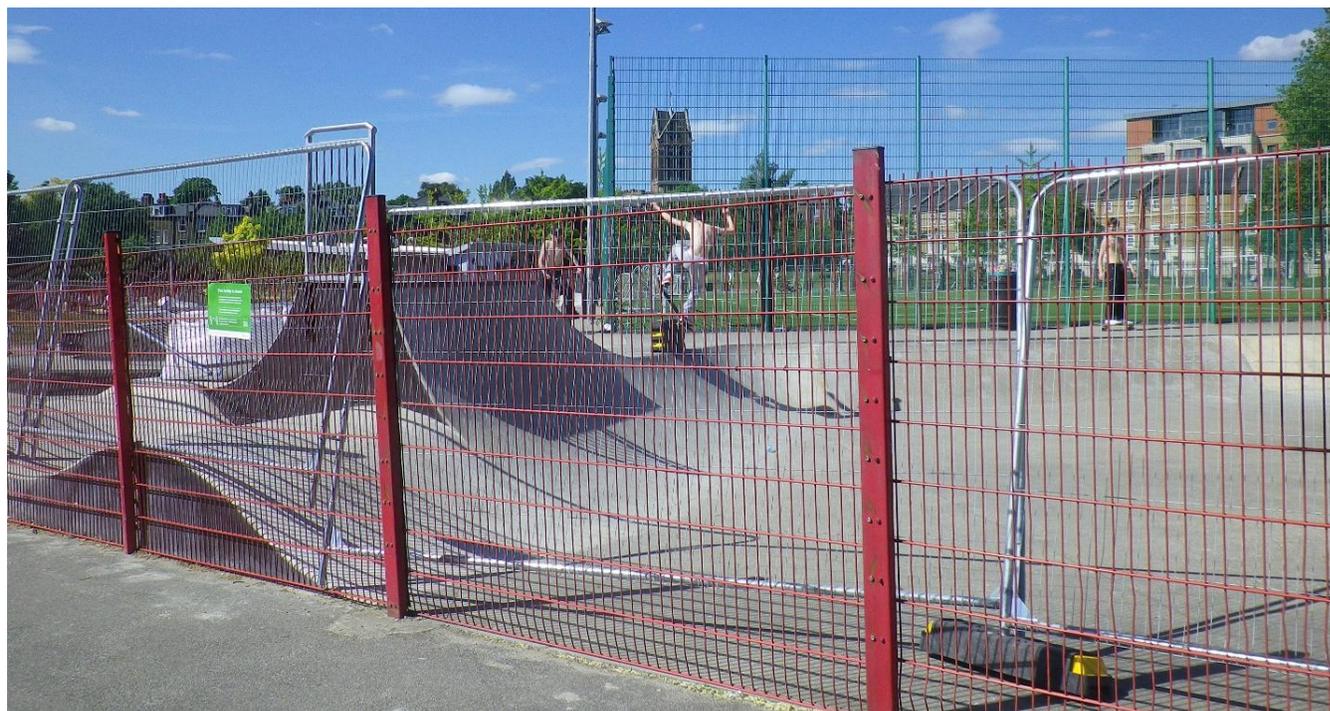
Le skateboard est une pratique individuelle qui implique également un aspect collectif. Des groupes de skateuses par exemple s'organisent à travers les réseaux sociaux comme « siblings » à Londres, groupe dont font partie deux de nos enquêtées. Comme le disent les skateuses interrogées, il y a une grande fraternité qui s'installe entre skateur·euse·s. Non pas dans une communauté universelle mais par petits groupes et par l'intermédiaire de rencontres. J. l'explique ainsi : « Seul·e, tu n'as pas un espace à toi. Avec le groupe, c'est organisé, le groupe occupe un espace plus ou moins grand. Tout est question de visuel : les autres voient le groupe et

ils ne prennent pas le risque de foncer dans plusieurs personnes et de tomber ». Il y a une volonté de partage entre skateur-euse-s (que l'on retrouve également en escalade en particulier). Tony Hawk explique sur CNN : « C'est très encourageant et très créatif ». « Vous allez dans un skatepark et vous voyez un enfant qui essaie quelque chose et soudain tous les autres skateurs se rallient autour de lui et l'encouragent. C'est un effort collectif pour que tout le monde s'améliore. La communauté vous soutient » ("It's very supportive and very creative," he said. "You go to a skatepark and see a kid trying something and suddenly all the other skaters rally around him and encourage him. It is a collective effort for everyone to get better. The community embraces you." <https://edition.cnn.com/2019/09/30/sport/tony-hawk-skateboarding-tokyo-olympics-spt-intl/index.html>).

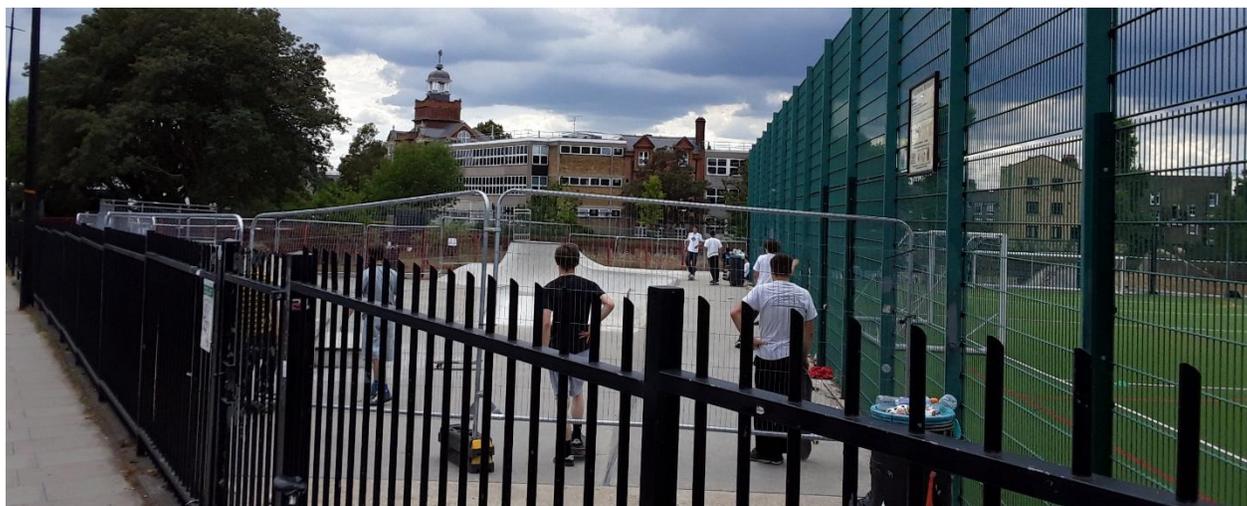
Les Jeux Olympiques revendiquent l'esprit d'échange, mais lorsque le but ultime est de remporter la médaille, on se demande quelle place occuperait alors cet esprit d'échange. La fraternité internationale s'inscrit plutôt dans un second temps, lorsque la compétition s'achève, que les meilleurs ont été célébrés et que la prochaine olympiade commence.

2.3 Reliquat de subversion ?

En mars 2020, à la suite du confinement qui s'instaure en Angleterre en réaction à l'épidémie de Coronavirus, le skatepark de Canteloves Garden est fermé au public. Du matériel d'espaces verts et de travaux publics est utilisé pour en bloquer l'accès et empêcher la pratique. Les skateurs vont pourtant s'introduire illégalement dans l'enceinte et utiliser le matériel disposé pour s'inventer de nouvelles règles, réaliser de nouvelles figures et s'ouvrir de nouveaux horizons.



Sur la photographie ci-dessus, à gauche, la petite affiche annonce que le skatepark est fermé (« This facility is closed ») ; on voit les grilles et leurs supports installés. Néanmoins, trois skateurs sont visibles et l'un d'eux (celui du milieu) a entassé des supports de grilles pour créer un obstacle. Sur la photographie ci-dessous, nous pouvons voir l'affluence au skatepark malgré l'interdiction (huit skateurs visibles).



En 2019 est sorti un film mettant en scène un groupe de skateuses new-yorkais : « Skate kitchen » (Moselle, 2019). On voit le groupe de filles pratiquer de façon plus ou moins illégale dans les rues de New-York. Ce film met en avant une part de la pratique que l'olympisme pourrait nous faire oublier : l'aspect subversif de la pratique du skateboard. Celle-ci reste pour l'ensemble des skatuer·euse·s une pratique marginale qui s'oppose au modèle sportif. Le groupe ne se constitue pas en vue d'une pratique normalisée mais au contraire pour vivre ensemble une pratique subversive.

Lors de nos entretiens, certaines skateuses montrent encore que cette marginalité est revendiquée. Ainsi, A. explique ses motivations pour skater : « Cela m'aide à être active (en pensant que je fais des exercices). Peut-être qu'il y a aussi quelque chose qui est lié au genre « queer ». Parce que ce n'est pas ce qu'on attend d'une fille et je ne sais pas, peut-être aussi que j'aime bien être dans un espace masculin » ("It helps me being active (thinking I am doing exercises). Maybe it has also something that is gender queer related. Because this is not what you are expected to do like a girl and I don't know, maybe also I quite like to be in a male space"). De même, les événements comme Pushing Boarders, colloque international sur le skateboard (voir le programme : <https://www.pushingboarders.com/programme-2019>), mettent en avant les possibilités d'ouverture offertes par le skateboard, de questionnement sociaux, un espace de possibles qui dépasse le modèle proposé par l'olympisme. J., ainsi que ceux·celles qui souhaitent voir plus de pratiquants arriver dans le skateboard grâce aux Jeux Olympiques sont aussi des skateur·euse·s de la marge. Nombreux sont ceux·celles qui espèrent que leur sport se développera grâce aux Jeux Olympiques, mais peu revendiquent une pratique normalisée, totalement « sportive ».

Quant aux futures compétitions des Jeux Olympiques, certains espèrent voir les skateurs remettre en question le cadre imposé et proposer des prestations inattendues. C'est le cas de skateurs renommés comme Titus Dittmann ou Tony Hawk : « Entendrons-nous les Dead Kennedys exploser dans le système de sonorisation ou les concurrents tenteront-ils des tours de passe-passe une fois leur temps écoulé, juste pour faire du bruit (ou pour leur propre gloire) ? Probablement pas... » ("Will we hear the Dead Kennedys blasting from the sound system or will competitors be trying tricks after their times is up just to hype the crowd (or for their own glory)? Probably not..."). Même les organisateurs de la journée olympique ont du mal à considérer le skate comme un sport classique dans leur programmation : « Dimanche 23 juin, journée olympique, Paris. Entre la gym acrobatique et les athlètes en collant, les skateurs du Team France sont en place. Le skate, cette discipline anticonformiste, fera son début olympique dans un an, aux côtés du surf, du BMX, de l'escalade et du breakdance. [...] Mais quelque chose ne colle pas entre le monde très rugueux du skate, et celui des Jeux Olympiques, très lisse. 16h15, la démo des skateurs français commence sur le « skatepark » installé sur la place. Très vite, le « show » prend une tournure de démonstration à la fête du jambon de Bayonne. Deux speakerines hurlent dans un micro, invitant le public à taper dans ses mains sur du Bob Sinclar. Il y a un gouffre entre la réalité du skate et la manière avec laquelle il est présenté. 10 minutes après, de retour à la tente des skateurs, nous assistons à un échange entre Vincent Milou, skateur du Team France et l'un des team managers. « Toujours la même chose, ils ne comprennent rien, ils ne nous respectent pas. » De profondes incompréhensions existent entre les institutionnels et le monde du skate. » (août 2019, 2019)

Pour résumer, plusieurs skateur·euse·s rencontrés à Canteloves Garden, à l'exemple d'autres skateurs d'âges différents ne s'intéressent absolument pas aux Jeux Olympiques, encore moins aux stars en herbe comme Skye Brown (équipe du Royaume Uni, 12 ans) et Gui Houry (équipe du Brésil, 12 ans). Lorsqu'on observe les skateparks et leur public, mais aussi les skateur·euse·s anonymes qui circulent dans la ville de Londres, et que l'on écoute / lit les témoignages recueillis dans les médias, on comprend que les Jeux Olympiques ne sont pas au centre de la pratique. La population des skateur·euse·s n'est pas un tout uniforme et plusieurs logiques cohabitent. Nous avons tenté de démontrer que la pratique du skateboard intègre une nouvelle dimension « olympique » – d'où la révolution copernicienne – et qu'elle ne se dissout pas dans le modèle proposé par les Jeux Olympiques ; on pourrait alors terminer sur ce questionnement qui nous paraît fondamental :

L'arrivée du skateboard aux Jeux Olympiques s'inscrit-elle dans le processus attendu de normalisation sportive ou bien n'arrive-t-on pas à un « moment particulier » au sens de Goffman (Goffman et Winkin, 1988) de l'histoire du sport où l'objet « sport » est le concept à repenser ? Les sports les plus récents (MMA, Parkour mais aussi Trail), bien qu'ils puissent répondre à une définition classique du sport, nous interrogent. La logique compétitive est totalement repensée dans le cadre de ces pratiques, tout autant que la normalisation des espaces et la notion de record. Surtout, l'activité reste pratiquée principalement par des gens qui ne se réfèrent pas au monde sportif, à l'inverse des sports olympiques les plus classiques. L'intégration aux Jeux Olympiques

de pratiques comme le skateboard, le snowboard, le surf n'interroge-t-elle pas plus essentiellement la définition du sport ? Ainsi, ce ne serait plus l'objet « skateboard » qu'il est nécessaire d'interroger, mais les Jeux Olympiques dans leur définition, leur sens et leurs enjeux, par l'arrivée du skateboard.

Grâce à ses aspects polymorphes, le skateboard est peut-être plus un art qu'un sport. On peut alors comprendre différemment certaines revendications des skateur·euse·s. L'art du skateboard engendre souvent un « mode de vie ». L'art est le lieu privilégié des revendications. Or, le skatepark est un lieu de revendication politique et sociale. On y est en particulier à l'aise pour questionner les relations de genre. Comme l'art, le skateboard permet parfois une émancipation. Enfin, sa pratique, comme celle de la musique, par exemple métal, permet de créer un espace propice à un entre-soi particulier : « Le rock et le metal semblent cristalliser l'ambiance fusionnelle qui est en cours dans le monde social. Ce qui semble être en jeu est un Soi collectif » (Mombelet et Ferrand, 2012). Et, si l'olympisme intègre de nouvelles pratiques qui sont peut-être plus artistiques que sportives (surf, BMX, escalade, breakdance), n'est-ce pas un signe de transformation de ce qu'est le sport aujourd'hui ? Et si le sport est toujours le miroir des évolutions de notre société capitaliste (Brohm, 1992), n'est-ce pas la marque d'une profonde évolution concomitante de l'évolution de notre civilisation ?

AOÛT 2019 Société·8, 2019, « ILS VONT SKATER POUR LA FRANCE », Technikart.

BATUEV Mikhail, ROBINSON Leigh, 2017, « How skateboarding made it to the Olympics: an institutional perspective », *International Journal of Sport Management and Marketing*, 17(4/5/6), : 381-382.

BORDEN I., 2001, *Skateboarding, Space and the City: Architecture and the Body*. Oxford : Berg Publishers, 334.

BROHM J.M., 1992, *Sociologie politique du sport*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy, 357.

BURLLOT Fabrice, ELFEKI MHIRI Sondès, LEFEVRE Brice, LELORE Emmanuel, MEGHERBI Damien, MIGNON Patrick, PAUPARDIN Muriel, THIERY Patrick, 2016, « La pratique des activités physiques et sportives en France. Résultats de l'enquête menée en 2010 par le ministère en charge des Sports et l'Institut National du Sport, de l'Expertise et de la Performance ».

CARPENTIER Stéphane, 2013, *Des vies de judo : analyse socio-anthropologique des carrières des ceintures noires*. Thèse de doctorat, Université de Rouen.

DURING B., 1981, *La crise des pédagogies corporelles*. Paris : Editions du Scarabée, 279.

ELIAS N., DUNNING E., 1998, *Sport et civilisation: la violence maîtrisée*. Paris : Fayard, 392.

GOFFMAN E., WINKIN Y., 1988, *Les moments et leurs hommes*. Paris : Seuil, 304.

JORION Paul, 2015, *Penser tout haut l'économie avec Keynes*. Paris : Odile Jacob, 301.

KAUFMANN J.C., 2016, *L'entretien compréhensif*. Paris : Armand Colin, 128.

KILBERTH V., SCHWIER J., 2019, *Skateboarding Between Subculture and the Olympics: A Youth Culture under Pressure from Commercialization and Sportification*, transcript Verlag, KörperKulturen.

LORET A., 1995, *Génération glisse: dans l'eau, l'air, la neige : la révolution du sport des « années fun »*. Paris : Autrement, 325.

MAGNANE G., 1964, *Sociologie du sport: situation du loisir sportif dans la culture contemporaine*. Paris : Gallimard, 188.

MOMBELET Alexis, FERRAND Laure, 2012, « Musiques rock et metal : regards et perspectives des sciences humaines et sociales », *Societes*, n°117(3) : 5- 13.

NAKAMURA Jeanne, CSIKSZENTMIHALYI Mihaly, 2014, « The Concept of Flow », in Csikszentmihalyi Mihaly (dir.), *Flow and the Foundations of Positive Psychology: The Collected Works of Mihaly Csikszentmihalyi*, Dordrecht, Springer Netherlands : 239- 263.

PARLEBAS Pierre, 2018, *Jeux, sports et sociétés : Lexique de praxéologie motrice*, Paris : INSEP-Éditions, 469.

POCIELLO C., 1981, Sports et société: approche socio-culturelle des pratiques. Paris : Vigot, 382.

SARAVÍ Jorge Ricardo, 2019, Skate en el Gran La Plata: Lógica interna, lógica externa y Educación Física, Theses, Universidad Nacional de La Plata.

VIGARELLO G., 1988, Techniques d'hier ... et d'aujourd'hui. Paris : Revue EPS, 205.

Élise Awaïda Carton

Élise Awaïda Carton est socio-anthropologue, chercheure polyvalente au parcours atypique. En parallèle d'une carrière initiale dans l'enseignement des lettres modernes dans différents pays, elle a entamé son parcours de recherche universitaire par l'étude des interactions enseignants-élèves en cours d'EPS. Docteure en STAPS de l'Université de Rouen, elle est membre associé du laboratoire CETAPS « Centre d'Etudes des Transformations des Activités Physiques et Sportives » (EA 3832). Sa thèse porte sur les carrières d'enseignantes d'Education Physique en Irlande. Elle s'intéresse aux questions d'engagement corporel des femmes dans des domaines variés (éducatif, sportif, politique et littéraire). Elle s'interroge également sur les enjeux du genre dans l'autonomisation des femmes.

Stéphane Carpentier

Stéphane Carpentier est socio-anthropologue, chercheur polyvalent au parcours atypique. Docteur en STAPS de l'Université de Rouen, il est membre associé du laboratoire CETAPS « Centre d'Etudes des Transformations des Activités Physiques et Sportives » (EA 3832) et enseignant d'EPS et de cinéma audio-visuel. Judoka depuis quarante ans, sa thèse porte sur la carrière des judokas et l'imaginaire du judo en France et en Espagne. Il s'intéresse au sport, au corps et à l'imaginaire. Ses objets de recherche évoluent au fil de ses voyages et de ses rencontres : les arts de rue (Normandie), le judo (Espagne), la capoeira (Irlande), le free-running et le skateboard (Londres).